

Iudmila
petrouchevskaiä

les nouveaux
robinsons



LUDMILA PETROUCHEVSKAÏA

LES NOUVEAUX ROBINSONS

Longtemps interdite de publication par le régime, Ludmila Petrouchevskaïa est considérée comme l'un des plus grands écrivains russes contemporains.

Réunissant ses nouvelles incontournables, ce recueil permet au lecteur de pénétrer dans un univers singulier, qui oscille entre féerie inquiète et comédie grinçante.

« Courtes, extrêmement condensées, dérangeantes, pleines d'inventivité, ces histoires se déploient dans un espace situé entre ce monde et le suivant, un lieu où la vengeance et la grâce ne peuvent peut-être se réaliser que dans les rêves. » (Liesl Schillinger, *The New York Times*)

« Ces nouvelles se lisent comme un concentré de Tim Burton ou de Terry Gilliam, ancrées dans des forêts glaciales de Sibérie, dans des appartements exigus de l'ère post-soviétique habités par plusieurs générations, où les chats viennent s'entasser. Les personnages y sont le plus souvent orphelins, veufs, endeuillés. [...] Mais ils ne sont pas pour autant dénués de combativité. » (Sophia Martelli, *The Observer*)

LES NOUVEAUX ROBINSONS

*du même auteur
chez le même éditeur*

LA PETITE FILLE DE L'HÔTEL MÉTROPOLE

LUDMILA PETROUCHEVSKAÏA

LES NOUVEAUX
ROBINSONS

Traduit du russe par Macha ZONINA
et Aurore TOUYA

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
Жила-была женщина,
которая хотела убить соседского ребенка

Published with the support
of Institute for Literary Translation, Russia



© Ludmila Petrouchevskaja, 1991, 2010

Ces nouvelles ont initialement été publiées dans des magazines,
parmi lesquels *Ogonyok*, *Novyi Mir*, *Literaturnaya Gazeta*
Ce livre a été publié en accord avec Goumen & Smirnova Literary Agency
c/o OKNO Literary Agency (www.okno-agency.com)
et Anne Confuron Literary Agency (www.anneconfuron.com)

© Christian Bourgois éditeur, 2013
pour la traduction française

© Christian Bourgois éditeur, 2013
pour l'édition numérique

ISBN 978-2-267-02452-4

Extrait de la publication

Chants des Slaves de l'Est

Le bras

Durant la guerre, un colonel reçut une lettre de sa femme, lui disant qu'il lui manquait beaucoup et le priant de rentrer, car elle craignait de mourir avant de le revoir. Le colonel demanda une permission, il venait justement d'être décoré et on lui accorda trois jours. Il prit l'avion, mais une heure avant son arrivée, sa femme mourut. Il pleura, enterra sa femme et repartit en train, quand soudain il s'aperçut qu'il avait perdu sa carte du Parti. Il fouilla dans ses affaires, retourna à la gare d'où il était parti, le tout avec beaucoup de difficultés, mais ne trouva rien et finit par rentrer chez lui. Là, il s'endormit et, pendant la nuit, sa femme lui apparut et lui dit que la carte était à côté d'elle, dans le cercueil, à sa gauche ; elle était tombée lorsque le colonel s'était penché pour l'embrasser. Elle lui demanda aussi de ne pas soulever le linceul de son visage.

Le colonel fit ce que sa femme lui avait dit : il déterra le cercueil, l'ouvrit et trouva sa carte contre l'épaule de sa femme, mais il ne put résister et souleva le voile. Elle était allongée là, comme vivante, à ceci près que sur sa joue gauche se trouvait un vermisseau. Le colonel ôta le ver, recouvrit la tête de sa femme et fit de nouveau inhumer le cercueil.

Il ne lui restait plus que très peu de temps et il partit pour l'aéroport. Il n'y avait pas de vol prévu pour sa destination ; c'est alors qu'un pilote, vêtu d'un uniforme carbonisé, s'adressa à lui, disant qu'il allait précisément dans la région où le colonel voulait se rendre et qu'il pouvait donc le déposer. Le colonel s'étonna du fait que le pilote connaisse sa destination, et s'aperçut soudain que c'était celui qui l'avait amené à l'aller.

« Qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda le colonel.

— J'ai eu un petit accident, répondit le pilote. Au retour, de fait. Mais ce n'est rien. Je vous dépose, je sais où vous allez, c'est sur mon chemin. »

C'était un vol de nuit. Le colonel était assis sur un banc de fer installé le long de l'avion, et s'étonnait que cet avion puisse encore voler. L'intérieur était salement endommagé, des lambeaux pendaient de partout, un billot calciné roulait sous ses pieds et ça sentait fort la chair brûlée. Ils arrivèrent très vite, le colonel redemanda s'ils s'étaient posés au bon endroit et le pilote répondit que oui, c'était bien là. « Qu'est-ce qu'il a, votre avion ? » lui demanda le colonel, et le pilote répondit que c'était toujours son navigateur qui faisait le ménage, or il venait d'être tué. Il sortit alors le billot calciné de l'avion en déclarant : « Voici mon navigateur. »

L'avion avait atterri dans une clairière où erraient des blessés. La forêt les entourait, on voyait au loin un feu de camp, et, parmi les véhicules et les canons brisés, des gens étaient allongés ou assis, certains debout, ou passaient entre les autres.

« Où m'as-tu amené, espèce de salaud ? cria alors le colonel. C'est ça, ma base ?

— Maintenant c'est votre division, répondit le pilote. Je vous ai ramené là où je vous ai embarqué. »

Le colonel comprit alors que son régiment était encerclé et qu'il avait été battu à plate couture, et il maudit le monde entier, y compris son pilote qui s'affairait toujours autour du morceau de bois qu'il appelait navigateur, le suppliant de se lever et de marcher.

« Il faut procéder à l'évacuation, dit le colonel, d'abord les dossiers de l'état-major, le drapeau du régiment et les blessés graves.

— L'avion n'ira plus nulle part », rétorqua le pilote.

Le colonel dégaina son pistolet et dit qu'il fusillerait le pilote sur place s'il refusait d'obéir. Mais l'autre sifflait toujours et retournait le billot entre ses mains, le posant par terre, d'un côté puis de l'autre, sans cesser de répéter : « Allez, on y va. »

Le colonel tira, mais sans doute manqua-t-il sa cible car le pilote marmonnait toujours : « Allons-y, allons-y », et à ce moment-là, un bruit de moteur se fit entendre et une colonne de camions allemands remplis de soldats fit irruption dans la clairière.

Le colonel se tapit dans l'herbe derrière une butte, les camions passaient sans interruption, mais il n'y eut aucun coup de feu, ni ordre, aucun arrêt des moteurs. Dix minutes plus tard, tous les camions étant partis, le colonel leva la tête — le pilote s'affairait toujours avec son billot calciné ; là-bas au loin, devant le feu, se trouvaient des gens allongés, assis, et d'autres qui faisaient les cent pas. Le colonel se releva et s'approcha du feu. Il ne reconnaissait personne autour de lui, ce n'était pas du tout son régiment. Il y avait là l'infanterie et l'artillerie et Dieu sait qui encore, tous en uniformes déchirés,

avec des blessures ouvertes aux bras, aux jambes, au ventre. Seuls les visages étaient propres. Les gens parlaient entre eux à voix basse. Tout près du feu se tenait une femme assise, de dos, en vêtements civils sombres et avec un foulard sur la tête.

« Qui est le plus haut gradé ici ? Au rapport », dit le colonel.

Personne ne bougea, personne ne prêta attention au coup de feu que tira le colonel, mais lorsque le pilote se mit à faire rouler son billot calciné en direction du feu, tout le monde l'aida à y mettre ce « navigateur », comme le nommait le pilote, et ainsi les flammes s'éteignirent. Il fit alors nuit noire.

Le colonel grelottait de froid et commença à proférer des injures, car maintenant il n'y avait plus aucun moyen de se réchauffer. Ce n'est pas avec ce type de bois qu'on nourrit un feu.

Alors la femme, sans se retourner, lui dit :

« Pourquoi m'as-tu regardée, pourquoi as-tu soulevé mon linceul ? Maintenant ta main va être paralysée. »

C'était la voix de sa femme.

Le colonel perdit connaissance et, quand il revint à lui, il comprit qu'il se trouvait à l'hôpital. On lui dit qu'on l'avait trouvé au cimetière, sur la tombe de sa femme, et que le bras sur lequel il était resté couché était gravement atteint et resterait sans doute désormais paralysé.

Vengeance

Une femme haïssait sa voisine, mère célibataire avec un enfant. Au fur et à mesure que l'enfant grandissait et apprenait à ramper, la femme laissait par terre, comme par hasard, tantôt un petit bidon d'eau bouillante, tantôt un bocal de soude caustique, ou allait jusqu'à répandre le contenu d'une boîte d'aiguilles dans le couloir. La pauvre mère ne se doutait de rien, car la fillette ne marchait pas encore très bien, et elle ne la laissait pas ramper dans le couloir pendant l'hiver. Mais le moment approchait où l'enfant pourrait quitter la chambre pour les vastes étendues du couloir. La mère faisait des remarques à sa voisine sur ce bocal posé en plein milieu, ou lui disait : « Raya chérie, vous avez encore laissé échapper des aiguilles » ; à ces mots, la voisine se ressaisissait et se plaignait de sa mauvaise mémoire.

Elles avaient été amies autrefois, et comment ! Deux femmes seules, vivant dans un appartement communautaire de deux pièces, elles partageaient beaucoup de choses, et même parfois les amis qui venaient leur rendre visite, et pour leurs anniversaires, elles s'offraient des cadeaux. En outre, elles se disaient tout. Mais quand Zina se mit à promener son gros ventre, Raya commença à la haïr comme la peste. Cette haine la ren-

daït tout simplement malade ; elle rentrait tard désormais, ne pouvait trouver le sommeil de la nuit car elle croyait sans cesse entendre une voix d'homme venir de chez Zina, de l'autre côté du mur ; il lui semblait deviner des mots et des bruits, alors que Zina vivait toute seule.

Zina, elle, au contraire, s'était attachée encore davantage à Raya et lui avait même dit un jour quel bonheur c'était de l'avoir pour voisine, qu'elle était comme une sœur aînée qui ne la laisserait jamais tomber dans un moment difficile.

En effet, Raya aidait Zina à coudre la layette et l'avait accompagnée, l'heure venue, à la maternité. Elle n'était en revanche pas venue la chercher, elle et son bébé, et Zina avait dû passer une journée supplémentaire à la maternité sans la layette et était finalement rentrée chez elle avec l'enfant enveloppé dans une petite couverture toute déchirée de l'hôpital, promettant de la restituer au plus vite. Raya prétextait une maladie et la prétextait désormais tout le temps. Elle n'alla pas une seule fois faire les courses pour Zina, ne l'aida pas à donner le bain au bébé, elle restait assise dans sa chambre avec des compresses sur les épaules, et c'est tout. Elle ne regardait même pas le bébé, alors que Zina emmenait souvent l'enfant à la salle de bains ou à la cuisine ou simplement faire un petit tour en laissant ouverte la porte de sa chambre, comme pour dire : « Viens voir. »

Zina travaillait chez elle depuis un moment déjà, elle avait appris à utiliser une machine à coudre. Car elle n'avait pas de famille, et l'histoire de la gentille voisine n'était qu'un bon mot ; en réalité, elle ne pouvait compter sur personne, elle avait voulu cet enfant et maintenant c'était à elle de porter le fardeau. Quand sa

fillette était petite, Zina la laissait dormir pendant qu'elle rapportait l'ouvrage et récupérait sa paie ; mais une fois plus grande, comme elle dormait moins, bonjour les tracas. Zina était obligée de l'emmener. Raya, elle, s'entêtait à soigner ses épaules, elle était même en congé maladie, mais Zina n'osait pas lui demander de garder la petite.

Entre-temps, Raya avait commencé à préparer le meurtre de la fillette. De plus en plus fréquemment, alors que Zina tenait par la main sa fille trottant dans le couloir, elle remarquait sur le sol de la cuisine un verre contenant un liquide censé ressembler à de l'eau, ou sur un tabouret une bouilloire brûlante dont la poignée pendait de côté ; mais elle n'eut jamais le moindre soupçon. Du moins gazouillait-elle toujours aussi joyeusement avec sa petite, lui répétant : « Dis *Maman* ! » Mais avant de partir faire les courses ou travailler, Zina enfermait désormais la fillette, et elle le paya cher.

Cela mettait Raya en rage. Un jour où Zina était sortie, la fillette se réveilla de l'autre côté de la porte, tomba vraisemblablement de son lit, et rampa jusque derrière la porte pour y pleurer. Raya savait qu'elle marchait encore mal ; elle était tombée de son lit et sans doute s'était-elle fait terriblement mal car elle hurlait très fort tout en restant allongée contre la porte. Raya ne pouvait plus supporter ces cris et finit par enfiler des gants en caoutchouc et saisir une boîte de soude caustique qu'elle gardait dans la salle de bains, et l'ayant dissoute dans un seau d'eau, elle entreprit de lessiver le couloir, faisant couler le liquide sous la porte où la fillette était allongée. Le cri devint hurlement. Raya

essuya le sol du couloir, nettoya tout – le seau, le balai et les gants –, se rhabilla et partit voir son médecin.

Après sa consultation, elle alla au cinéma puis faire des courses et ne rentra chez elle que le soir. La chambre de Zina était sombre et silencieuse. Raya regarda la télévision, se coucha mais ne parvint pas à s'endormir. Zina fut absente toute la nuit et toute la journée du lendemain. Raya prit une hache, enfonça la porte et trouva la chambre pleine de poussière, une tache de sang séché en bas du lit et une large traînée menant à la porte. Il n'y avait pas la moindre trace de soude caustique. Raya lava le sol chez sa voisine, fit le ménage, et vécut alors dans une attente fiévreuse.

Enfin, une semaine plus tard, Zina revint, disant qu'elle avait enterré sa fille et qu'elle avait trouvé un emploi où elle travaillait par plages de vingt-quatre heures. C'est tout ce qu'elle dit. Mais ses yeux enfoncés et sa peau flasque jaunie parlaient d'eux-mêmes. Raya ne tenta pas de la consoler et la vie dans l'appartement fut désormais figée ; Raya regardait toute seule la télévision, et Zina travaillait la nuit et dormait le jour pour récupérer. Elle semblait avoir perdu la raison et accrochait partout des photos de sa fille. Raya allait de plus en plus mal, elle ne pouvait plus ni lever les bras, ni marcher, même les piqûres restaient sans effet pour ses articulations. Les médecins avaient diagnostiqué la goutte. Raya en était au point où elle ne pouvait plus se faire à manger ni même mettre la bouilloire sur le feu. Quand Zina était à la maison, elle lui donnait à manger, mais elle rentrait de plus en plus rarement, sous prétexte que cela lui faisait de la peine de se trouver là. Raya ne dormait plus à cause de ses douleurs. Lorsqu'elle apprit que Zina travaillait comme femme

de ménage quelque part, tout juste si ce n'était pas dans un hôpital, Raya lui demanda de se procurer un antidouleur très puissant, comme de la morphine. Zina répondit que c'était impossible : « Je ne monte pas de coups pareils.

— Alors il faut que je prenne plus de ceux-là. Donne-m'en une trentaine.

— Non, je ne le ferai pas, dit Zina. Je ne t'aiderai pas à mourir.

— Mais je ne peux plus lever le bras, dit Raya.

— Tu ne t'en tireras pas si facilement », dit Zina.

Alors, la malade, dans un effort surhumain, attrapa avec ses lèvres le petit flacon, arracha le bouchon avec les dents et versa tous les comprimés dans sa bouche. Zina resta assise à son chevet. Raya mit longtemps à mourir. Quand le jour se leva, Zina dit :

« Et maintenant, écoute-moi. Je t'ai menti. Ma petite Léna est bien en vie, elle court vite. Elle habite dans un orphelinat où moi, je travaille comme femme de ménage. Et ce que tu as déversé sous ma porte, ce n'était pas de la soude caustique, mais du bicarbonate de soude, tout simplement : j'avais interverti les deux. Et le sang sur le sol, c'était Léna qui s'était cogné le nez en tombant du lit. Donc tu n'es pas coupable, tu n'es absolument pas coupable, personne ne pourrait prouver le contraire. Mais moi non plus, je ne suis pas coupable. Nous sommes quittes. »

Et elle vit un heureux sourire se dessiner lentement sur le visage mort.

Fait divers à Sokolniki

Au début de la guerre, à Moscou, vivait une femme nommée Lida. Son mari était pilote ; elle ne l'aimait pas beaucoup mais ils vivaient plutôt heureux. Lorsque la guerre éclata, on garda le mari en service dans la banlieue de Moscou, et cette Lida venait le voir à l'aéroport. Un jour où elle arrivait là-bas, on lui dit que l'avion de son mari avait été abattu non loin de l'aéroport et que les funérailles auraient lieu le lendemain.

Lida se rendit aux funérailles et y vit trois cercueils fermés, puis elle rentra chez elle, où l'attendait une convocation pour le creusage de fossés antichars. Une fois de retour au début de l'automne, elle se mit à remarquer qu'elle était suivie par un jeune homme au physique assez étrange – mince, pâle, émacié. Elle le croisait dans la rue, dans le magasin où elle faisait ses courses avec les tickets de rationnement, sur le chemin du travail. Un soir, on sonna à la porte de son appartement et Lida ouvrit. Sur le seuil se tenait l'homme, qui lui dit : « Lida, tu ne me reconnais vraiment pas ? Je suis pourtant ton mari. » Il s'avéra alors qu'il n'avait pas été enterré, on avait enseveli un sac de terre à sa place ; lors de l'accident, il avait été propulsé par une

onde aérienne, avait atterri dans un arbre et décidé de ne pas retourner au front. Comment il avait survécu pendant ces deux mois et quelque, Lida ne le demanda pas ; il lui dit qu'il avait laissé toutes ses affaires dans le bois et avait déniché une tenue civile dans une maison abandonnée.

Ainsi, ils se remirent à vivre ensemble. Lida avait très peur que les voisins finissent par tout apprendre, mais en raison de l'évacuation quasi totale de Moscou à cette période, elle se tira d'affaire. Un jour, le mari de Lida lui dit que l'hiver approchait et qu'il fallait enterrer l'uniforme qu'il avait laissé dans les buissons, sans quoi quelqu'un pourrait tomber dessus.

Lida emprunta une courte pelle à la concierge et ils se mirent en route. Il fallait prendre le tramway jusqu'au quartier de Sokolniki, puis marcher assez longtemps dans la forêt, le long d'un ruisseau. Personne ne les arrêta, et au bout du compte, en fin d'après-midi, ils débouchèrent sur une vaste clairière, avec au centre un grand trou d'obus. Le soir tombait déjà. Le mari dit à Lida qu'il était épuisé et qu'il fallait combler ce trou d'obus parce qu'il s'était souvenu que c'était précisément là qu'il avait laissé son uniforme. Lida y jeta un coup d'œil, et vit qu'effectivement, quelque chose au fond ressemblait à un uniforme de pilote. Elle se mit à y jeter de la terre, exhortée par son mari qui lui répétait que la nuit tombait. Au bout de trois heures passées à combler le trou, elle s'aperçut soudain que son mari n'était plus là. Lida, effrayée, se lança à sa recherche, courut en tous sens et manqua de tomber dans la fosse, quand elle vit l'uniforme bouger au fond du trou. Elle prit ses jambes à son cou. La forêt

Tout de suite, elle vit que là-bas, dans cette autre vie, de l'autre côté du mur, c'était son grand-père souffrant qui ronflait et que sa mère était allongée sur un lit pliant près de lui, parce qu'il était tombé gravement malade et demandait sans cesse à boire.

Mais il y avait aussi quelqu'un d'autre, dont elle sentait nettement la présence, qui l'aimait, mais le papier se consumait vite dans sa main.

Ce quelqu'un se tenait silencieux devant elle et la plaignait, et voulait la soutenir, mais elle ne pouvait pas le voir ni l'entendre, elle ne voulait pas lui parler, cela lui faisait trop de peine, elle aimait son fiancé et lui seul, elle n'aimait plus ni sa mère ni son grand-père, ni celui qui se tenait devant elle cette nuit-là et tentait de la consoler.

Au tout dernier moment, alors que l'ultime flamme de son petit mot s'éteignait, elle eut envie de lui parler, à lui qui s'était tenu devant elle en bas, au sol, et dont les yeux s'étaient trouvés au niveau de ses yeux à elle, étrangement...

Mais ce pauvre petit bout de papier finissait de brûler comme finissaient de brûler les restes de sa vie là-bas, dans la pièce éclairée par l'ampoule.

Alors la fille ôta d'un geste son manteau noir et, se brûlant les doigts, approcha la toute dernière langue de la flamme du tissu noir et sec.

Un craquement se fit entendre, elle sentit une odeur de brûlé et deux voix hurlèrent derrière la porte.

« Débarrasse-toi vite de ton manteau ! » hurla-t-elle à la femme, mais cette dernière souriait déjà sereinement, ouvrant sa large bouche, et la dernière allumette se consumait dans sa main...

Alors la fille, qui était là, dans le couloir obscur

devant son manteau noir qui partait en fumée, mais également là-bas, chez elle, sous l'ampoule, tout en voyant les yeux de quelqu'un, pleins de bonté et de tendresse – la fille toucha de sa manche en feu la manche de la femme qui restait là, et immédiatement un double hurlement retentit à nouveau sur le palier, des nuages de fumée nauséabonde montèrent du manteau de la femme qui, effrayée, l'ôta et disparut immédiatement.

Le reste du décor disparut lui aussi.

À l'instant même, la jeune fille se retrouva sur le tabouret, avec son écharpe serrée autour du cou et, s'étouffant avec sa salive, elle vit sur la table, tout blanc, son petit mot, et des cercles de feu dansaient devant ses yeux.

Dans la chambre d'à côté, quelqu'un gémit, pris d'un accès de toux, et elle entendit la voix ensommeillée de sa mère demander : « Papa, je te fais boire, d'accord ? »

La fille tira aussi vite qu'elle le put sur l'écharpe passée autour de son cou, aspira de l'air, de ses doigts qui ne lui obéissaient plus elle défit le nœud sur le tuyau, sauta du tabouret, froissa sa lettre, se laissa tomber sur son lit, et se glissa sous la couverture.

Et ce fut juste à temps. Sa mère, plissant les yeux sous la lumière, passa la tête dans sa chambre et lui dit sur un ton plaintif :

« Mon Dieu, j'ai fait un vrai cauchemar... Une motte de terre immense se trouvait dans un coin, d'où sortaient des racines... Et puis ta main... qui se tendait vers moi comme pour demander de l'aide... Pourquoi tu dors avec une écharpe, tu as mal à la gorge ? Laisse-moi te couvrir comme il faut, ma petite... Je pleurais dans mon sommeil...